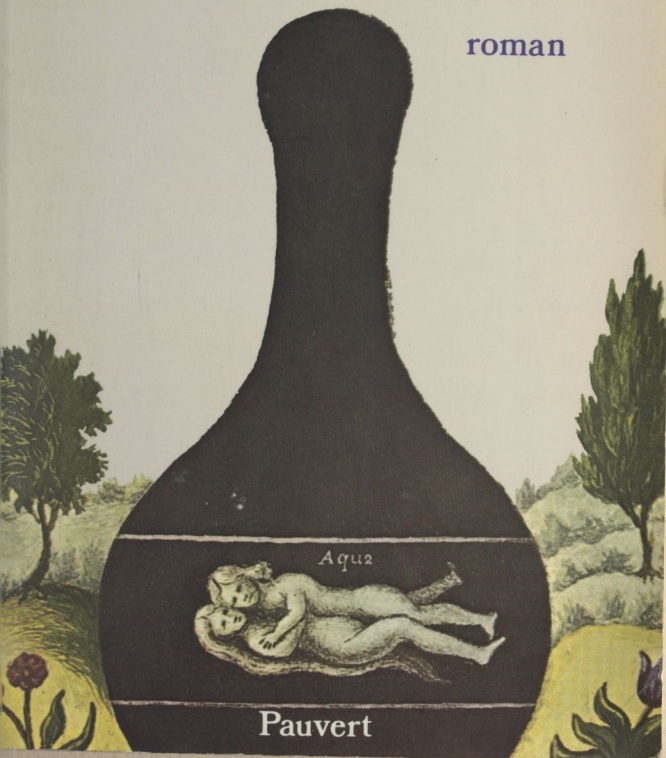


PIERRE
DACO
*La nuit
des aurores*

roman



83

50

La nuit des aurores

16° Y²
46718

PAUVERT

DU MÊME AUTEUR

Les prodigieuses victoires de la psychologie moderne,
Éditions Marabout.

Les triomphes de la psychanalyse, *Éditions Marabout.*

Comprendre les Femmes, *Éditions Marabout.*

L'interprétation des rêves, *Éditions Marabout.*

Les voies étonnantes de la nouvelle psychologie, *Éditions Marabout.*

De Chant d'Homme, (*recueil de poèmes*), *Éditions Saint-Germain-des-Prés.*

A paraître :

Le Psychanalyste Révulsé ou : le Voyageur de Commerce repenti, (*pièce de théâtre en trois actes*).

4501E-S001-02-40-10

PIERRE DACO

La nuit des aurores

roman
PAUVERT

DL-04-10-1982-31024

PIERRE D'ACQUA

Les psychologues ont été de la psychologie moderne.
Édité en français.
Les psychologues ont été de la psychologie moderne.
Comprendre les Femmes, Ed. de la Pléiade.
La nuit des autorités
De la nuit des autorités, Ed. de la Pléiade.
Saint-Germain-des-Près.

La Psychologie est la science de l'homme.
La Psychologie est la science de l'homme.



© Éditions de la Seine, 1982.
8, rue de Nesle, 75006 PARIS.

BAUBERT

en ce temps ultime

Ce jour-là, il y eut du soleil.

Mais avant, c'était la pluie, c'était le vent, la foire tournait derrière le coin.

Il pleuvait depuis des jours et des jours. L'eau roide dégringolait sans trêve ; et pitié en était absente.

Il était onze heures du soir. Quelques silhouettes descendaient du dernier autobus. Elles rentraient dans les maisons, en rasant les murs détremvés.

La foire criait dans le vide ; les limonaires illuminés lançaient leurs musiques dérisoires. Des forains scrutaient la rue désertée de tout, même de l'espoir.

Un lampadaire municipal se balançait en grinçant fort ; et l'on voyait, autour, un grand brouillard d'eau jaune.

Pitot avait soulevé le rideau de la fenêtre ; il regardait se laver la nuit.

— C'est mon dernier baptême ; demain il fera beau.

Il grogna alors, laissa retomber le rideau.

Brusquement, la musique de la foire s'arrêta ; l'espérance des forains mourut d'un seul coup. Ce fut net comme une hache dans la nuit.

Pitot, alors, se coucha.

Mais le lendemain, il y eut du soleil.

Un soleil si grand et large, que nulle parole ne saurait dire.

Pitot s'était promis :

— Je me lèverai à sept heures, et je regarderai passer le matin.

A une heure, un homme viendra ; il y aura des pas dans l'escalier de bois.

Pitot a ouvert la fenêtre. Il s'est planté, pesant et dense, pas tellement gros mais avec ample et forte poitrine, et des pieds qui font socle à son corps debout, et des mains puissantes et douces qui recèlent les gestes qui expliquent ; il porte moustache noire, un peu roussie de cigares et de pipes. Sept heures, et le pavé, humide encore de nuit, fume dans la chaleur qui monte.

— Mon saucisson !

Pitot a disposé une petite table à ses côtés. Il y a déposé du café bouillant, du pain beurré, le saucisson qu'il vient de prendre.

— Voilà. On dirait qu'il va faire terriblement chaud...

Près de la rivière, dans la rue de la Mairie, le gazomètre tremble ses mirages torrides.

— Mon petit vieux !...

C'est un retraité. A deux cents mètres de la fenêtre de Pitot, juste à côté du coin de terre, le petit vieux est entré dans son étroit verger de pommes ; et il y a, là-bas, la sagesse des herbes et des feuillages souples ; et il ne serait que le silence pour la célébrer.

Et c'est le chant du jardinier des pommes qui arrive.

— Cet homme-là, aux rides précieuses comme l'or, est en train de rénover le monde...

Et Pitot ne voit plus rien, sinon une pomme qui balance sa fraîcheur de verger.

Sept heures trente. Pitot a raflé un autre morceau de saucisson, a remonté son pantalon, ouvert largement sa chemise. Il se tient droit. Un peu plus loin, face à la rue du Blanc-Pain, le terrain vague est parsemé de baraques en tôle ondulée, petites et basses, fleuries en arabesques, cascades et courbes d'une rivière de fleurs ; et les graines furent plantées avec soins et grands soucis dès la terre réchauffée d'avril ; et Pitot, en ce temps-là, avait vu les retraits courbés ou à genoux, attentifs à ces ors et ces rouges en gestation, qu'ils enfonçaient en sol de printemps, tassant ensuite la terre d'un plat de main, et comme scandant et rythmant ainsi, tous ensemble, le geste qui scellait la promesse de la terre, caresse et prophétie pour la beauté qui viendrait.

— S'il n'y a pas d'orage...

Il y aura du tonnerre dans l'après-midi, sans doute. Parce que des nuages montent à l'horizon, comme des touffes de laine.

— Tiens ! les Enfants Sages !

Ce sont des gens de quarante ans. Ils passent lentement sous la fenêtre de Pitot. Un couple d'employés. Ils sont habillés en banale confection, mais tirés aux quatre épingles de leur commune et inconsciente misère. Lui porte un veston sombre, dans cette chaleur, et une cravate. La femme a mis une robe à fleurs, et un chapeau de paille rose. Un jour de son enfance, elle a sûrement voulu marcher jusqu'au fond du ciel. Mais l'ange a vieilli quelque part, et il doit pleurer dans les rues, dans son abandon si grand et vaste que Dieu lui-même ne saurait y pourvoir.

C'est maintenant la bouteille Thermos, avec le café bouillant et le sucre, et les tartines beurrées dans le petit matin, pour la pause de midi. Et le Couple Sage s'assoira à sa même place depuis toujours, dans le même bus de huit heures trente.

Pitot regarde intensément. Il porte en lui l'univers. Tout vibre dans l'or-soleil, si fort et si dense que les

yeux qui ne seraient baissés en seraient foudroyés ; et le ciel est un dôme mercuriel qui dévore cet or et le voile ; car ce sont, en ce lait matinal, noces si parfaites que nulle mémoire ne pourrait en perdre trace.

Des cris commencent à monter ; le marché ouvre ses éventaires, juste en face, de l'autre côté de la rue. C'est un petit marché ; on a placé des tentes et des parasols. Le Couple Sage achète des poires.

Le marché est couleurs et mandalas, rayons d'or et de verdure, teintes de rubis et émeraudes, par les fruits qui font les pyramides d'Égypte, sous le grand soleil du Nil et les voiles écruées des éventaires tout au long de la rue du Blanc-Pain, sous le regard de Pitot.

— ...bonne grosse !...

Une marchande lance un signe rieur ; Pitot lui achetait souvent un demi-kilo de fruits. Elle crie quelque chose. Pitot hoche la tête en souriant.

Le gazomètre s'embue, et le terrain vague. Ils disparaîtront tout à l'heure de la mémoire de Pitot, et Pitot de la mémoire du monde.

Il est reparti chercher une tasse de café et une tartine beurrée. Il a rangé quelques objets, est revenu devant la fenêtre. Il boit le café à petites goulées, s'essuie le front avec un mouchoir.

— Tiens ! Dufar ! Il n'est pas en voiture, aujourd'hui ?

Dufar passe. Il n'est pas possible d'être aussi long, aussi maigre, aussi filiforme que Dufar, employé de bureau.

— Mais c'est son anniversaire aujourd'hui ? Il y aura du rosé...

Dufar a laissé couler trente-cinq ans derrière lui, dans le même bureau, à l'image du Couple Sage. Dufar a la peau couperosée, presque rouge. Ses jambes sont des compas qui pourraient tracer des latitudes sur le globe des planètes.

— On dirait qu'il suce toujours quelque chose...

Dufar attend le bus. Dufar ne voit rien, même pas

Pitot qui se penche. Il semble exister derrière une vitre opaque. Pitot se redresse à nouveau, arrache un morceau de pain, regarde.

car ce sera l'errance

Il vient de partout un fort parfum, et le coeur se réjouit ; c'est une sphère dense qui prend la ville en elle. Cela vient du dépôt de bois, derrière la rivière, à trois kilomètres plein sud ; les tronçonneuses y découpent du sapin sous le soleil.

— ...mais toi qui deviendras comme l'eau...

C'est Catherine qui passe au loin. Elle arrive de la place de la Mairie, se dirige vers l'arrêt du bus.

Et un grand soleil bleu descend sur Pitot, lui embaumant le coeur.

Là-bas, Catherine regarde vers la maison de Pitot. L'aube a vieilli de mille ans. Elle s'est déversée dans un autre, à lentes fournées.

La Compagnie des transports a dressé un auvent de plastique sale. Catherine s'y abrite ; elle réajuste sa chevelure noire et brillante.

Sage lampe de l'aube, et ta robe de deuil, pour toi déjà ressentie, invisible mais lourde et présente sous ta robe fleurie d'aujourd'hui, et ton regard de lasse inquiétude qui fouille la fenêtre sans que rien ne s'y puisse apercevoir, ni ouverture ni homme caché qui te contemple, et dont la vie s'en va avec l'heure qui vient !

Tout s'estompe pour Pitot. C'est le dernier matin. Une longue attente, pour un très long séjour. La vie devient pastel mauve.

Il n'y a plus d'échos. Le monde a cessé d'être

miroir. Pitot est devenu veilleur, corps puissant sur des jambes de cathédrale.

Catherine sort du sommeil de la nuit. Bienheureux ceux qui rêvent !

Et je dis, moi, Témoin des choses qui se déroulent ici, que Pitot en cet instant est Croix, la Rose en son milieu, sans plus de nom ni famille, en sa consolation ardente, ainsi que le veut la tradition philosophale, implantée jusqu'au loin dans le Temps.

Bienheureux ceux qui rêvent ! Hier soir, tous ensemble, ils se sont enfoncés dans le grand puits du sommeil, les uns par-dessus les autres, dans les alvéoles des immeubles dressés vers le ciel. Alors, toutes lumières se sont éteintes pendant qu'ils plongeaient, tous ensemble aussi, et sans savoir leur Ailleurs, et sans connaître les signes, dans le fond des rêves et des soupirs.

La ville entière n'était plus qu'un bloc noir collé à la planète. Mais maintenant, ils sont là, ignorant la nuit ancienne. Ils attendent le bus de huit heures trente.

et que soit le chemin

Pitot referme rapidement la fenêtre, se recule fort.

— Je t'en supplie, Catherine, ne sois pas triste...

Catherine regarde partout. Elle tend le cou par-dessus le Couple Sage.

Pitot murmure, et sa tendresse est infinie :

— Je fus l'ombre de quelqu'un, et tu le savais depuis toujours, car toujours tu étais là, présente comme la mer. Ce que je fus passera dans ta mémoire,

un voile m'enveloppera doucement au cours des jours. Mais je te prendrai avec moi, ô toi, neige et printemps, en ces chemins anonymes où je vais...

Catherine s'affole. Son corps ondoie dans sa recherche. Le bus s'est annoncé par trois coups de trompe. Catherine bouscule le Couple Sage, scrute la rue, descend du trottoir, réajuste nerveusement une barrette dans ses cheveux.

Pitot va s'asseoir pesamment :

— Que ce bus arrive, bon Dieu, qu'il arrive ! Va, mon âme !

Fenêtre fermée, la température de la pièce est insoutenable. Pitot s'éponge avec un mouchoir.

— Il me faudra cirer mes chaussures pour midi.

Il regarde autour de lui. Ces photos au mur ? Il les laissera. Il y a des bruits de bus. Pitot ne bouge pas. La grande photo de Catherine est accrochée au-dessus du buffet. Dans un pêle-mêle ovale à cadre satiné d'or, sont collées les photos d'Aurore qui sourit à Virgile, et du père d'Aurore, visage aux yeux clairs.

Il y a un chuintement sourd d'air comprimé. Les portes du bus se referment. Catherine y est montée avec son angoisse, en même temps que tous ceux-là qui venaient de la nuit.

Maintenant, devant la fenêtre ouverte, Pitot regarde à nouveau la rue. Le terrain vague oscille dans la brume bouillante. Des voix de forains s'interpellent de baraque à baraque. Ça fuit ; tout fuit.

— ... de Dieu ! tout devrait pourtant demeurer comme un rocher d'âme !

Rien ne reste. Toute avance comporte son abandon. Pitot hausse lentement les épaules. Il n'y a rien à faire, et c'est ainsi. Une puissante odeur de tilleul arrive du fond, de derrière le terrain vague, où fleurit un chemin.

Il y a des roses noires sur le coeur de Pitot.

Neuf heures. Pitot a déposé sa tasse de café, s'est accoudé à l'appui de la fenêtre.

La rue Rodincourt est déserte. Dans la rue du Blanc-Pain, passent des silhouettes, à contre-jour dans le soleil. On entend des coups de marteau : les forains préparent les manèges de la foire, pour midi.

Et Pitot songe, en sa mémoire. De la rue, monte un grand bruit de métal ; la locataire du rez-de-chaussée dispose les poubelles.

Elle lève la tête :

— Eh, Monsieur Pitot ? Pas au travail, aujourd'hui ?

Pitot sourit, hoche la tête.

— Vous n'êtes pas malade, au moins ?

Pitot se penche un peu plus. Très doucement, il dit :

— C'est mon jour.

— Ah ? Ah bon ! Eh bien tant mieux ! Mais quelle chaleur ! On n'a plus vu ça depuis longtemps ! N'est-ce pas votre avis ?

— Oui, oui.

— Je m'en vais jusqu'à ce soir, mon fils m'attend rue de la Mairie, avec la voiture. Au revoir, Monsieur Pitot !

Les poubelles, vigoureusement déplacées, font un bruit de cloches, de misères et de déchets.

Pitot s'est assis sur une chaise, devant sa fenêtre. C'est le grand congé. Il regarde le monde, au loin, dans son éternel retour. Il pense à Catherine ; folle d'inquiétude, elle va sûrement s'enquérir dans les bureaux, téléphoner à l'atelier. Elle essaiera de joindre la locataire du rez-de-chaussée, absente. Et elle attendra en tremblant. Puis elle viendra frapper à la porte résonnante, avec son poing qui deviendra fort et lourd, et de tout son corps tendu vers le silence, car ce

sera pour elle veuvage aussi infini que l'au-delà du malheur ; et il faudrait ici des mots de ciels et d'enfers pour le dire tel que cela sera.

Pitot s'est couché durant trois heures, sur son lit défait ; il a pris contre lui l'ombre de Catherine.

Car il ne peut rien arriver aux gisants.

Dans une heure ! Le soleil de midi a amorcé sa descente ; une longue bête grisée se met à ronger le bas des maisons. L'obscur va s'étendre sur l'asphalte ; ce sera le fleuve de la nouvelle ombre. Et les passants traîneront à nouveau cette silhouette noire et horizontale, collée à eux comme une âme exigeante.

Torse nu, les maraîchers empilent les cageots. Une sirène meugle, quelque part vers le nord.

— ...il y aura beaucoup de malades, par cette chaleur...

Un limonaire joue une valse ancienne. Pitot voit l'horloge de la Mairie ; les heures ont passé dans un temps irréversible. Et Pitot baisse la tête ; Catherine doit déjeuner à la cantine, en attendant le soir avec la peur dans la poitrine. A-t-elle essayé de téléphoner au rez-de-chaussée ? Elle l'a fait, elle l'a sûrement fait. La sonnerie a retenti sans écho. Catherine doit être morte, maintenant, au milieu de tous ces gens qui mangent.

que soit la traversée

Pitot dit à voix basse :

— Je fus Pitot.

Il scande :

— Je fus Antoine Pitot. An-toine, Ca-the-ri-ne...

Une maraîchère lui fait un grand signe : « Ça va ? » Puis elle se frotte les mains :

— Bien contente d'avoir fini ! Et vous ?

Il fait un geste qui sourit : « Oui, oui. »

Il rentre, va boire un peu d'eau.

— An-toine, Ca-therine...

Ce sont alors des échos contre le rocher des grands fonds : « ...-oine... ine... », comme une grande compassion venant de loin, voix sourdes et cristallines assemblées en deux chants réunis, l'un avec l'autre, en grande perfection.

Dans une heure, l'homme sera là. Il sera de dignité et d'amour. Pitot s'habille lentement. Tantôt, un chant d'orgue s'épanouira derrière le gazomètre : l'orage, souvent violent sur Bouranville, à cause de la rivière. Puis, vent calmé, il se mettra à pleuvoir sur le bourg : une pluie tiède en droites arabesques, et le bruit d'eau sera sur les feuillages, et sa caresse sur les jardins. Les retraités penseront au terrain vague, et ils diront : « Cette pluie-là va faire du bien à mes choux. »

Ils arriveront par petits groupes, quand cessera la pluie : ils porteront des râteaux rouges et des bêches luisantes. Mais la pluie tombera peut-être longtemps, aussi longtemps que la durée du monde, comme un cantique lourd ; ce sera une pluie-femme, qui étreindra les nuits. Dans une heure !

Ce sera, tantôt, le grand lac du soir. De puissantes ombres s'ancreront aux maisons, avec les rêves et les peurs.

Pitot regarde ; le quartier qui maintenant est lumière, et prêt à l'orage, se repliera sur lui-même avec ses disputes et ses univers où l'on parlera de bureau et d'usine. Les télévisions allumeront leurs couleurs vives. L'Électricité de France veillera, parce que les nuages et l'obscurité allumeront des millions de lampes. Brûleront alors partout, dans les usines débordées, tous les brûleurs des chaudières ; l'onde énorme partira sur les lignes à quatre cent mille volts ; et ce seront les fracas des disjoncteurs qui s'enclenchent, et le vrombissement des alternateurs

dans les centrales de pointe. La clarté sera venue, les faubourgs s'allumeront, les magasins flamboieront de couleurs.

Mais une nouvelle aube, demain, s'étendra sur la mer.

Treize heures. Pitot s'est assis. Il a mis une chemise blanche, une cravate rubis, un pantalon de flanelle.

— Il devrait être là...

Il regarde les photos au mur. Des pneus crissent doucement devant la maison ; et pauvreté dans l'amour s'annonce, avec l'homme qui vient. Des bruits sourds montent du rez-de-chaussée.

Pitot se lève. Il prend Catherine avec lui, l'âme blanche de Catherine, parce que tout à l'heure, la jeune femme viendra frapper, tenacement et longuement, dès son retour du bureau, à dix-huit kilomètres à l'est de Bouranville.

Et moi, Témoin, je vais dire maintenant la remontée dans ces temps qui ont passé ; je dirai aussi la transmutation de Virgile, métal sans lumière, devenu argent et puis or, en de nouveaux jours. Car Pitot, œuvre faite, a fini d'exister en cet instant-ci. Des visages arrivent maintenant, avec leurs destins clos au fond des yeux. Je veux ici qu'ils soient pris avec une prière, par leurs ombres qui se révéleront.

I

de plomb obscur et de gestation

Chaque maison de la rue Rodincourt est de bourgeoisie. Celle où habite Virgile est à deux étages. Elle est enjolivée d'un jardin rectangulaire, de suffisante largeur, juste et honnête pour faire bon ton. La propriétaire de Virgile y a planté des sapins nains. « Comme ça, ce sera moins d'entretien et on aura du vert même en hiver ; et puis ça étouffera les mauvaises herbes. »

La propriétaire avait ajouté : « Il faut savoir faire dans le pratique sinon où irait-on. »

Virgile habite le premier étage. Il a vingt-sept ans et a séjourné à Paris pour apprendre le dessin technique, qu'il exerce à la Compagnie d'électricité, à dix-huit kilomètres de Bouranville. Mais je dis que cela n'offre et n'offrirait nulle importance, dans les choses qui se meuvent ici, dans l'ordre qu'il faut.

Chaque matin à sept heures, Virgile entend dans l'escalier le pas feutré de la Secrétaire Bigle. Elle habite seule au second étage, et travaille à l'entrepôt de la gare.

Aucun homme ne veut d'elle, à cause de son double regard. Parfois, Virgile la croise dans l'escalier ou

sur le seuil, quand elle va au cinéma, trois fois par semaine, cultiver le rêve de sa quarantaine sans âge. Elle dit presque toujours les mêmes mots : « Il y en a, monsieur Dumaine, c'est les voyages; moi, c'est le cinéma. Allez, au revoir, monsieur Dumaine, sinon, je vais rater le début de la séance. » Elle possède un vieux phono à pavillon et quelques disques anciens qui grincent pendant quelques minutes, certains soirs. « Je ne peux pas régler la musique de ce phono, vous voyez, monsieur Dumaine ? ce n'est pas comme avec les touners modernes, j'espère toutefois qu'il ne vous dérange pas. » Et Virgile, chaque fois, exorcise en souriant la peur d'importuner qui hante la Secrétaire Bingle, barque échouée.

Au rez-de-chaussée de la même maison dans la rue Rodincourt, vit un médecin veuf, fatigué de compassion pour avoir tout donné sans compter jamais, en sa bonté si forte et belle que tous regards devraient brûler, en le voyant.

Aurore, fille du médecin, est de l'enfance de Virgile. Elle est jeune femme de haute grâce et de rares paroles, amante d'infini, en sa profonde sagesse. Aurore n'a su tricher ; à douze ans, et ainsi depuis dix ans, une légère bulle d'autisme l'a englobée.

Aurore est femme des hivers translucides, et grand miroir du monde. Il n'est pour elle que tendresse et respect, dans la rue Rodincourt ; et Virgile l'aime infiniment, parce qu'Aurore est un chant d'amour, dans le grand imaginaire de Dieu.

Aurore, amie pour jamais, forêt intemporelle.

Ainsi ont lieu les choses. On croit que tout est dit, et la route tracée, dans l'espace et le temps. Mais toute naissance vient de la nuit ; et ceux qui marchent sont habitants de labyrinthes et de cavernes, par millions qu'ils sont sur la terre, sans qu'ils le sachent ou le disent, mais en peinant sur les chemins de cécité, en grand sommeil.

Mais l'espace bouge et bascule comme le ciel, des choses arrivent, en parfaite justice et grande équité, parce que l'univers est harmonie, et que rien ne va ailleurs que où il doit aller.

II

s'il n'en avait été ainsi

On est toujours le hasard de quelqu'un.

Il est des sosies fidèles, séparés dans l'espace et le temps, et solitaires en leur nostalgique errance jusqu'à ce qu'ils se rapprochent, attirés l'un par l'autre comme terres et nuages, aux temps des orages.

Le hasard est le grand sorcier des résurrections.

C'est à cela que pense Virgile, en faisant des emplettes pour lui-même et pour Aurore, dans la grand-rue de Bouranville.

Octobre. Il vient déjà des paquets de brume grise ; on la voit rôder avec les matins qui se lèvent, déjà goulue dans sa progression, mais dissoute très vite, dans le soleil.

Virgile songe qu'il a fait hier la connaissance d'un homme étrange.

Une épure à terminer, il avait pris le bus un quart d'heure plus tôt, pour la première fois depuis son travail à la Compagnie. Le bus de huit heures trente est celui des ouvriers et des techniciens ; le véhicule prend son chargement dans la vieille et la nouvelle

ville, passe en première pour grimper la rue du Calvaire, et marque ensuite un arrêt rue Rodincourt où personne ne monte jamais.

Le véhicule sentait l'after-shave, le café frais et le saucisson. Des hommes mangeaient en silence, ou buvaient dans des gobelets de plastique. Des bouteilles Thermos ouvertes fumaient.

Regards encore endormis ou déjà vivants, corps qui se redressaient pour mieux observer, tout se focalisa sur Virgile intimidé. Parce que nouveau venu dans ce clan des hommes de huit heures trente, mais aussi parce qu'il titubait dans la houle de ce bus secoué dans les virages courts marquant la sortie de Bouranville.

Un seul strapontin demeurait disponible, tout à l'avant. Virgile traversa le bus entier afin de s'asseoir face à un homme en duffel-coat et à un petit rougeaud hilare, qui le retint dans sa démarche hésitante en disant : « Holà, holà ! on tomberait comme un paquet avec ces tournants ! » Puis il avait déclaré doctement à Virgile enfin assis : « Vous voilà en sûreté maintenant », avait empli son gobelet et bu deux lampées bouillantes. Puis, toutes affaires rangées, il avait fermé les yeux.

Rien n'avait bougé chez l'autre homme. Ce n'était ni indifférence (il regardait intensément au loin, par-delà les champs longés par le bus) ni hauteur (il semblait absorbé, comme tourné vers ailleurs). Virgile l'avait regardé à la dérobée. De stature large et paraissant âgé de quarante ans, l'homme était vêtu d'un duffel-coat entrouvert sur un costume de coupe parfaite. Ses mains épaisses étaient impeccables. « Des mains calmes, avait pensé Virgile, mais quel est ce livre ouvert sur ses genoux ? »

Virgile rencontra le regard de l'homme. Il détourna la tête, parce que la vie apprise place le viol et la menace dans les yeux. Puis il lança un nouveau coup d'œil furtif ; l'homme n'avait cessé de le fixer. Il portait une épaisse moustache noire ; ses yeux sem-

blaient bruns, perçants, d'une douceur extrême. Et le regard de Virgile demeura immobile, parce que l'angoisse était partie, en cet instant, face à ces yeux graves.

L'homme avait remarqué le dossier « Épures », que Virgile avait déposé à côté de lui. Il demanda :

— C'est la première fois que je vous vois dans le bus. Vous travaillez à la Compagnie, monsieur ?

— Oui, hésita Virgile. Je suis dessinateur.

— Ah bon ? Vous faites des épures ?

— Mais... oui !

— Ah bon ?

L'homme avait fait un signe de tête vers les pylônes à haute tension qui trouaient la campagne.

— Je m'appelle Antoine Pitot. Je suis ingénieur.

— Enchanté, avait banalement répliqué Virgile. Je m'appelle Virgile Dumaine.

— Ah bien ? On porte des noms et des prénoms, comme ça...

Virgile revoit la scène, pendant qu'il grimpe la rue du Calvaire. Il vient d'acheter du jambon à l'os et du coq préparé ; il dînera ce soir chez le père d'Aurore. Des hommes et des femmes défilent silencieusement devant les vitrines, embuées par l'humidité de l'automne.

C'est samedi. L'après-midi est feutré sur Bouranville. Virgile tourne à droite, vers la rue Rodincourt. Il se voit dans les vitres des magasins : « Il faudra que je m'achète un nouveau pardessus ; et puis j'ai le dos un peu rond, je devrais apprendre à me tenir droit. »

Une grande femme brune ondoie devant Virgile. Ses jambes sont gainées de nylon noir. Virgile songe à la Secrétaire Bigle ; elle est humble, et inquiète comme un canard effarouché. Bouranville est calme. Malgré les voitures qui glissent lentement, on entend la cloche de la Mairie sonner quatre heures. Aurore, en cet instant, doit préparer la table et le vin pour le repas du soir. Entre-temps, elle introduit les malades

qui lui font leurs confidences. Elle écoute, un peu penchée, sous ses cheveux blonds. Le médecin a sûrement trois ou quatre consultants qui attendent encore. Virgile flâne.

L'homme au duffel-coat remonte dans sa mémoire. « Un ingénieur, pense Virgile, mon supérieur en somme ; mais pourquoi m'adresser la parole ainsi sans crier gare ? Et puis son "on porte des noms comme ça..." , drôle de réflexion ! Il a un air aristocratique, il semble amical et sans détour... »

Virgile traverse la place de la Gare. Elle sent la fumée des locomotives à vapeur ; il en reste quelques-unes ; on les utilise pour les marchandises. Virgile voit des mécaniciens huiler les bielles et frotter le métal brillant. Les mains remplies de cambouis, ils rient.

La rue Rodincourt. Elle semble toujours déserte. Elle enfile ses maisons à portes de chêne. Virgile y est né. Après le départ de ses parents divorcés, il s'est installé au quinze, la seule maison qui n'ait pas de garage. Virgile se dit qu'il n'a même pas de voiture. Il rit tout seul : « J'ai une tête d'intellectuel solitaire. » Il pense à la Secrétaire Bigle. Elle possède une vieille Ford rouge, qu'elle gare soigneusement au bout de la rue Rodincourt, où il y a une enclave. Chaque dimanche matin, à huit heures, la Ford démarre ; la Secrétaire Bigle va passer la journée chez ses parents, à vingt kilomètres au nord.

« Drôle de lecture pour un ingénieur... » Sur les genoux de l'homme au duffel-coat, un livre était entrouvert ; et Virgile s'était penché. L'ingénieur avait souri :

— Vous regardez mon livre ?

— Excusez-moi.

— Oh ! il n'y a pas de mal. C'est un livre sur Paracelse. Peut-être le connaissez-vous ?

— Fort peu, de nom surtout. Il était un grand médecin, je crois ?

— Oui, avait répondu l'homme avec douceur. Un grand médecin, du XVI^e siècle, en même temps qu'un humaniste, un philosophe, un alchimiste, et bien d'autres choses encore.

Virgile avait alors répondu ironiquement :

— Tout cela à la fois ? Sérieusement ?

— Oh ! s'il n'avait pas été sérieux, il n'aurait pas traversé les siècles.

Brusquement l'ingénieur avait bifurqué :

— Vous aimez votre travail ?

Virgile marche maintenant dans la rue Rodin-court. Il y a partout un parfum d'algues et d'herbes flottantes ; il arrive de la rivière, au-delà du gazomètre. La rue est silence. On entend encore vaguement le murmure de Bouranville.

« Vous aimez votre travail ? » Virgile se souvient qu'à ce moment-là le bus sautait sur les pavés. Des ouvriers commençaient à ranger leurs victuailles, allumaient des cigarettes.

— Mon travail ? Mais oui ; j'aime dessiner. Et je suis seul dans mon bureau

— Ah bon ? La solitude est parfois une excellente chose.

Banalités qui portaient plus loin que le sourire : une sorte d'égalisation.

Sur les strapontins de gauche, un couple sans âge tressautait en cadence. Ils étaient assis juste sur la roue. On aurait dit qu'ils vibraient. L'homme avait posé sur ses genoux une serviette noire. Il n'avait pu la fermer ; on voyait dépasser le gobelet jaunâtre de la bouteille Thermos. Virgile s'était dit que ce couple devait sûrement se trouver chaque jour à cette même place. L'homme était coiffé ras ; il portait un pardessus noir et une longue écharpe crème. La femme avait enfilé des gants de filloselle ; une jupe plissée dépassait d'un manteau sombre entrouvert : on pouvait lire l'étiquette « A la Jardinière de Bouranville », un maga-

sin de confection au centre du bourg. Au fond des yeux du couple, il y avait la petite maison et la petite retraite. Peut-être que plus tard, ils loueraient un lopin, dans le terrain vague, et qu'ils auraient des râteaux colorés.

Le bus avait ralenti après un court virage, dans une allée plantée de jeunes arbres. Le Couple Sage avait bougé. L'homme au manteau noir s'était penché vers sa compagne : « Es-tu couverte assez ? En es-tu sûre ? Remonte ton col, le brouillard risque de s'épaissir. » Elle avait fait « oui » de la tête, avec un sourire reconnaissant.

L'ingénieur avait posément fermé son livre et s'était levé sans tendre la main :

— Bonne journée, monsieur Dumaine. Peut-être se reverra-t-on.

Et Virgile l'avait vu s'éloigner à pas longs et pesants, vers le portail vert pomme de l'usine.

Rentré chez lui, Virgile se demande pourquoi le Couple Sage s'attarde en son esprit, et y insiste, comme le clignotement d'une image pâle ; pourquoi il ressent le vertige tournoyant des inimitiés sourdes. La sensation qu'il éprouve est celle d'une ombre blême, figée dans l'éternelle attente, sans que l'espérance même y soit présente.

Virgile se regarde dans le miroir à cadre doré suspendu au-dessus d'un rayonnage de livres. Il observe son corps maigre et de bonne race, un peu courbé aux épaules, comme replié sans déploiement. Le visage accuse des méplats d'anxiété et d'espoir ; la bouche est façonnée par des paroles retenues depuis toujours.

Il se compare avec l'ingénieur, pesant et un peu gros, mais souple et délié, comme dégagé de la peur.

Il se plante, nettement, devant son reflet :

— Et moi ? moi ? ce couple-là serait-il mon double silencieux ? le miroir de ma propre attente sans aucun visage sinon celui d'Aurore, et de mon actuelle indifférenciation ? la copie de mon sommeil ?

Virgile demeure immobile. Tous, et comment pourrait-il ne pas en être ainsi, tâtonnons vers nos reflets et nos sosies, heureux ou tristes selon que nous le sommes, dispersés sur la terre, à l'improbable rencontre.

Mais que le choc se fasse avec le Double, et la tête se détourne devant l'image ressentie comme une insoutenable vérité, si peu amants que nous sommes de nous-mêmes.

Virgile a dégringolé au rez-de-chaussée. Aurore prépare le repas. Le médecin fume un énorme cigare :

— Virgile ! C'est un havane de bout en bout ! Je fume bien au-dessus de mes sous ! Mais bah ! une fois n'est pas coutume et puis, cela me repose.

— Père n'est que tendresse et bonté, dit Aurore ; les gens l'aiment autant que nous l'aimons.

Le médecin hoche la tête :

— J'ai soigné beaucoup de gens. J'ai entendu des confidences que seuls Dieu et les prêtres écoutent quand ils en ont le temps. Les gens lancent sur moi leurs obscurités et leurs lumières. Ils appellent cela l'amour.

— Père, tu es un réceptacle du bon et du mauvais.

— Hé ! je m'en passerais bien.

— Votre profession est belle parce que vous l'avez faite telle, dit Virgile ardemment.

— Bah ! j'ai fait ce que j'ai fait. Ma fatigue n'est pas celle du travail ; c'est une lassitude d'âme. Je n'ai été que le reflet des autres.

Il rit :

— Je suis un fantôme.

Aurore s'immobilise ; son sourire est l'essence des choses :

— Père, si grande est la peur d'être seul ! La peur est le plus grand péché du monde, si grand que nul ne pourrait l'effacer.

— Je connais la peur, commente Virgile ; elle me quittait rarement ; c'est l'abandon, la sensation d'être

« Treize heures. Pitot s'est assis. Il a mis une chemise blanche,
une cravate rubis, un pantalon de flanelle.

– Il devrait être là...

Il regarde les photos au mur. Des pneus crissent doucement
devant la maison ; et pauvreté dans l'amour s'annonce avec
l'homme qui vient. Des bruits sourds montent du rez-de-chaussée.

Pitot se lève. Il prend Catherine avec lui, l'âme blanche de
Catherine, parce que tout à l'heure, la jeune femme viendra
frapper, tenacement et longuement, dès son retour du bureau,
à dix-huit kilomètres à l'est de Bouranville. »

Roman initiatique, La Nuit des Aurores s'inscrit dans la tradition
qui, des Alchimistes aux Rose-Croix, s'est donné comme but la
transmutation spirituelle de l'homme.

Antoine, Catherine, Virgile et Aurore sont les protagonistes
profondément attachants de cette aventure intérieure qui se
déroule de nos jours, dans une petite ville de province.

Sous l'apparence du quotidien, brillent les signes attestant
l'existence d'un autre monde, d'un ordre où chaque destin
trouverait sa finalité.

Pierre Daco nous invite à déchiffrer ces signes, dans un récit où
le réel et l'imaginaire, le visible et l'invisible, ne cessent de se mêler.

Après des études de Mathématiques Supérieures, Pierre Daco
se tourne vers la musique, puis la psychanalyse. Membre de la
Société Française de Psychologie Analytique et de l'Institut
Baudouin (Genève), il est l'auteur de plusieurs ouvrages de
psychologie qui connaissent un succès considérable
(Les prodigieuses victoires de la psychologie et Les triomphes
de la psychanalyse ont dépassé chacun le million d'exemplaires).

Il travaille également à une œuvre poétique et théâtrale.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00720773 3

68,00F-TTC.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

